



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 13 (2001)
Intellectuelles

Isabel Morant Deusa et Mónica BOLUFER-PERUGA

Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Centre pour l'édition électronique ouverte

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Isabel Morant Deusa et Mónica BOLUFER-PERUGA, « Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 14 novembre 2006.

URL : <http://clio.revues.org/index640.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index640.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Isabel Morant Deusa et Mónica BOLUFER-PERUGA

Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières

Pagination de l'édition papier : p. 69-97

La raison des femmes

- 1 Entre 1775 et 1786 eut lieu en Espagne un débat au sujet de l'admission des femmes dans la Société Économique des Amis du Pays, de Madrid, une des institutions réformatrices fondées dans plusieurs villes espagnoles dès les années 1770 ; elles avaient pour fonction l'accroissement de la production, le développement technologique, l'éducation et la bienfaisance ; elles étaient constituées de nobles à l'esprit éclairé, d'ecclésiastiques réformatrices, de bourgeois et de propriétaires. Le débat public, commencé en 1775, interrompu et repris dix ans plus tard, fut développé dans différents mémoires rédigés par certains membres ou remis à la Société pour être lus lors des réunions ; plusieurs d'entre eux furent publiés plus tard dans un journal de la capitale, le *Memorial literario*. Parmi ceux qui exprimèrent leur avis figuraient quelques membres célèbres de la Société Économique, comme le ministre Pedro Rodríguez de Campomanes, Gaspar Melchor de Jovellanos, Ignacio López de Ayala ou Francisco Cabarrús, ainsi que Josefa Amar de Borbón, une dame résidant à Saragosse et membre de la Société Économique de cette ville qui remit un mémoire publié plus tard sous le titre de *Discours en défense de l'intelligence des femmes et de leur aptitude au gouvernement et autres charges économes aux hommes*¹.
- 2 Josefa Amar fut une Espagnole éclairée qui, à partir de sa propre tradition culturelle, mais simultanément avec d'autres intellectuelles françaises de son temps, défendit la raison chez les femmes contre les doutes exprimés par certains hommes dans le débat que nous venons de mentionner. Ses textes nous prouvent qu'elle connaissait la littérature française sur le sujet. Elle avait lu, par exemple, le livre de Antoine Léonard Thomas Sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, une œuvre de grande diffusion dans l'Europe du xviii^e siècle, qui fut traduit en anglais, en italien et aussi en castillan en 1773 sous le titre de *Historia o pintura del talento, carácter y costumbres de las mujeres en los diferentes siglos*. Dans son mémoire envoyé à la Société Économique, Josefa Amar développa une approche toute personnelle du texte de l'académicien français. Très habilement, elle souligna les aspects qui lui servaient à soutenir sa propre position intellectuelle et politique. Omettant toute référence au peu de raison que Thomas attribuait aux femmes, elle dévoila, au contraire, dans cet ouvrage comme dans ses autres œuvres, une grande confiance dans l'égalité de l'intelligence des deux sexes et une orgueilleuse conviction de sa valeur : « Le [mérite] des femmes en général peut se voir largement exposé dans le livre de M. Thomas intitulé *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* et plusieurs autres tels que : *Femmes illustres, Femmes célèbres, Traité de l'éducation des femmes, L'ami des femmes, La défense des femmes, etc.* »²
- 3 Il s'agit d'un texte que connaissait aussi sa contemporaine française, Mme d'Épinay, et sur lequel elle avait émis un jugement négatif à l'abbé Galiani, son ami et correspondant assidu des années 1770³. Dans sa lettre à Galiani, Mme d'Épinay récuse radicalement le livre de Thomas, et le critique comme l'œuvre d'un philosophe, qui, l'attention fixée sur les modèles féminins à la mode, ne comprend pas ce que sont réellement les femmes. Cet auteur, dit Mme d'Épinay, traite la question des femmes avec sécheresse et rigidité, en fait des abstractions et les fige dans ses modèles. Il se prévaut, déplore-t-elle, de la nature des choses, comme explication et justification de ses idées sur les faiblesses des femmes et leurs moindres capacités pour la vie intellectuelle et les affaires publiques. Thomas, dit Mme d'Épinay, fait référence à

des lieux communs, à des préjugés qui attribuent à la nature ce que les femmes ne doivent qu'à l'éducation qu'on leur donne et aux institutions de la société qui les conditionnent et les limitent. Ainsi, les questions que l'auteur se pose sur la nature des femmes ne lui semblent pas pertinentes : les femmes sont-elles plus sensibles que les hommes ? plus fidèles en amitié que ceux-ci ? sont-elles comme-ci ? ou comme-ça ? Elle raille ses affirmations sur la condition sentimentale des femmes : « La nature, dit-il, les créa comme des fleurs pour briller doucement sur le parterre qui les vit naître. Il faudrait dans les grandes occasions, peut-être désirer un homme pour ami, et pour le bonheur de tous les jours il faut désirer l'amitié d'une femme... Combien tous ces détails sont petits, communs et peu philosophiques », conclut l'auteure de la lettre⁴.

4 D'un ton familier et en quelques lignes, Mme d'Épinay prend ses distances par rapport au contenu et à la forme du texte de Thomas. Elle réfute catégoriquement ses arguments essentiels qui, se fondant sur la différence des sexes, conduisent à la conclusion que les femmes sont dépourvues des dons nécessaires pour les tâches qui exigent effort, courage et constance, toutes qualités spécifiquement masculines. Elle rejette aussi l'idée que la sensibilité amoureuse et la connaissance des caractères humains soient le propre des femmes. Finalement, elle explique à Galiani que, si Thomas se réfère à des exemples tirés de son expérience sur les femmes, elle-même pourrait apporter autant d'exemples contraires, tirés de sa propre expérience, pour prouver que les femmes sont susceptibles de posséder les mêmes qualités que les hommes, les mêmes « vices » et les mêmes « vertus ». De cette façon, elle s'oppose à un discours connu sur les femmes qui, comme on l'a dit, les jugeait à partir de ce que l'on désignait comme des traits essentiels, fondements de qualités semblables à toutes les femmes, de tous les temps. Mme d'Épinay, en revanche, raisonne d'une autre façon sur la différence des sexes et sur la condition des femmes. Elle reconnaît à celles-ci des qualités et une diversité génériques, par rapport aux hommes, mais elle soutient que cette différence n'est pas aussi essentielle que Thomas et l'ensemble de l'opinion semblent le croire. Elle admet la différence de la condition féminine, mais, en même temps, elle pense que les femmes peuvent aménager avec plus de liberté leurs conditions de vie et aspirer à un destin plus heureux. Pour cela, l'éducation et une forme de vie qui les libéreraient des contraintes et des règles en usage sont indispensables. Malgré la solidité de ses arguments, elle se montre prudente dans sa lettre à Galiani et demande que ses opinions restent entre eux. Son ami doit comprendre qu'elle préférerait ne pas dire tout haut ni rendre publique son opinion au sujet des idées reçues sur les femmes, développées dans l'œuvre de Thomas, reprises par les uns et les autres dans leurs écrits et même dans les conversations.

5 Contrairement à Mme d'Épinay, Josefa Amar ne réfute pas ouvertement Thomas, même si elle ne s'identifie pas avec son modèle de féminité limitée dans ses capacités intellectuelles et esclave de sa sensibilité, ni n'accepte son fervent appel final aux femmes pour qu'elles abandonnent la sociabilité active caractéristique de l'élite du siècle des Lumières et se consacrent à la culture des obscures vertus domestiques. La stratégie de Josefa Amar, lectrice critique de Thomas, ne fut pas l'opposition ouverte. Elle se fit l'écho des quelques aspects de l'œuvre de Thomas qui servaient ses intérêts et éluda ceux qui lui semblaient les moins acceptables, justement ceux que Mme d'Épinay avait réfutés clairement. La conviction de Josefa Amar sur le « mérite » et la raison des femmes trouvait ses racines dans sa trajectoire personnelle et intellectuelle. En effet, elle sut tirer profit, – dans les limites et les conventions sociales qui pesaient sur les femmes de son époque, dans son environnement culturel et dans sa classe sociale – des espaces et des marges possibles et développa une intense activité intellectuelle et sociale qui lui valut une remarquable notoriété publique. Josefa Amar était née en 1749 ; la date de son décès, sans doute postérieur à 1808, n'est pas connue exactement. Descendant du côté paternel et maternel de familles en ascension sociale et d'une certaine notoriété intellectuelle, (son grand-père et son père furent des médecins célèbres), Josefa Amar

bénéficia d'une éducation peu courante à son époque pour une femme. Elle apprit les langues anciennes et modernes, ce qui lui permit de lire des livres français, anglais, italiens et de réaliser des traductions sur les thèmes qui intéressaient les cercles éclairés (éducation, économie, récits de voyage, œuvres d'érudition). En reconnaissance de son activité intellectuelle, elle fut admise dans la Société Économique Aragonaise en 1782, plus tard dans la « Junta de Damas » créée lors de l'admission de femmes dans la Société Économique de Madrid en 1787, et dans la Société Royale de Médecine de Barcelone après 1790⁵.

- 6 En 1786, en envoyant à la Société Économique des Amis du Pays de Madrid son vigoureux plaidoyer en faveur de l'admission des dames, Josefa Amar visait un double objectif intellectuel et politique. Démontrer la capacité des femmes lui semblait important en soi, mais aussi, efficace pour obtenir une importante transformation sociale : l'admission des femmes dans la Société Économique, forum emblématique du réformisme et vitrine des esprits éclairés. Josefa Amar fut la seule femme espagnole qui intervint publiquement dans le débat. Sa réputation naissante d'écrivaine et de traductrice ainsi que sa condition de première dame admise dans une de ces Sociétés, celle d'Aragon (en 1785 vinrent s'ajouter seulement deux autres femmes, des aristocrates, acceptées à titre exceptionnel dans celle de Madrid), lui octroyait, aux yeux du public cultivé, une légitimité pour se prononcer sur ce sujet. En tant que femme, et mettant en évidence sa propre expérience en guise de témoignage, Josefa Amar assumait la voix de son sexe dans un débat dont elle avait entrevu la portée théorique et pratique : « Il s'agit seulement de faire des femmes les égales des hommes, de leur donner une place dans leur assemblée et de conférer avec eux de thèmes graves, une chose qui semble en dehors de l'ordre établi et même extravagante »⁶. Elle avait un double but : d'une part, elle prétendait prouver de manière efficace et une fois pour toutes l'égalité des capacités des deux sexes et d'autre part, obtenir de façon légale pour les femmes des élites éclairées l'ouverture d'un domaine social et intellectuel dans lequel elles figuraient jusqu'alors à titre exceptionnel. Le fait de laisser entendre une voix féminine était essentiel pour désarmer l'opposition et emporter une décision favorable : « Ces Messieurs ne pourront regretter qu'une femme ou plusieurs prennent part à une cause d'une telle importance pour toutes. L'avantage que possèdent les hommes sur ce sujet est identique à celui du juge vis-à-vis de l'avocat : notre sentence est entre leurs mains ; s'ils décident de nous admettre à leurs assemblées ils diront toujours qu'ils nous ont accordé cette grâce ; s'ils nous en refusent l'entrée on voit déjà quelle supériorité dissimule ce procédé ; mais nous ne devons pas faiblir tant que le procès n'est pas terminé »⁷.
- 7 Ses arguments étaient puissants. Josefa Amar sut saisir et utiliser les failles du discours des Lumières, qui n'osait pas affirmer sans ambages l'infériorité des femmes, mais qui n'envisageait pas non plus de mener jusqu'à leurs dernières conséquences les implications de l'égalité. Pour elle-même, intellectuelle éclairée, sans doute ambitionnait-elle une place dans la Société Économique de la capitale qui aurait ratifié son prestige naissant de femme de lettres et lui aurait permis de figurer de plein droit parmi les élites réformistes du pays, en obtenant le poste auquel pouvait prétendre un homme de son rang et de sa formation⁸. Pour son sexe, elle voulut élargir l'étroite brèche ouverte par les premières admissions, dues parfois à l'appartenance à certains lignages nobiliaires, pour la transformer en une reconnaissance explicite de l'intelligence des femmes et de leur influence dans la société. Elle prétendait tirer les conséquences pratiques d'une idée, celle de la capacité intellectuelle et morale des femmes, qui, après les polémiques soutenues, entre 1726 et 1754, entre le père Benito Jerónimo Feijoo, esprit éclairé et vulgarisateur, auteur d'un célèbre Discours en défense des femmes (1726), et les défenseurs traditionalistes des thèses scolastiques sur l'infériorité féminine, était devenue de manière formelle et grandiloquente, un lieu commun de la littérature réformiste des années 1770 et 1780⁹.
- 8 Josefa Amar était profondément convaincue de la capacité intellectuelle des femmes ; ce qu'elle prouvait, par sa propre activité, dans son mémoire et dans ses œuvres postérieures.

Cependant, au cours du débat à la Société Économique, elle se vit dans l'obligation de démontrer, avec une certaine exaspération, ce qui, à son avis, constituait une évidence, contre les anciens préjugés et aussi contre les objections de certains membres de la Société. Pour persuader les réticents, elle utilisa les moyens propres à la tradition de la « querelle des femmes », en les interprétant dans un nouveau langage, indubitablement « éclairé », et dans un but précis. Elle fit appel à une lecture non misogyne de la Genèse et fit référence aux « femmes célèbres » dans les Lettres, les Arts et les Sciences, habituellement citées dans cette tradition, mais sans se borner à reproduire les arguments usuels. Avec une grande habileté, en utilisant les preuves et les raisonnements qui avaient été employés par Feijoo, figure vénérable d'une grande influence sur les esprits éclairés, elle affronta ses opposants, en les plaçant devant l'alternative suivante : nier « l'égalité » des capacités ou admettre les femmes dans la Société Économique, comme conséquence logique.

9 À ce propos, l'œuvre de Thomas lui était utile. Josefa Amar sut s'en servir et en faire une présentation personnelle, avec une autre motivation. Elle ne voulut pas entamer une discussion sur les particularités de la raison de la femme, amoindrie et perturbée par sa sensibilité, idée présente chez Thomas et chez tant d'autres de ses contemporains, espagnols et européens. Son silence sur ce point est plus significatif que la défense la plus éloquente. Josefa Amar éluda la référence à une conceptualisation de la « nature » intellectuelle et sentimentale de la femme à laquelle elle ne parvenait pas à s'identifier, pour utiliser, par contre, un passage de l'œuvre de Thomas que les commentateurs français avaient rejeté à cause de ses résonances critiques : l'analyse comparative de la situation des femmes en Orient et en Occident¹⁰.

10 Formulées dans une optique eurocentrique, mais sans valeur descriptive, les catégories d'« esclavage » et de « dépendance » prises chez Thomas pour définir respectivement la condition des femmes en Asie et en Europe offraient l'intérêt de miner la complaisance avec laquelle les esprits éclairés envisageaient les relations entre les deux sexes en Europe, les considérant comme des exemples raisonnables de modération opposés à « l'oppression » et à la « brutalité » que l'on attribuait à la civilisation islamique. Josefa Amar employa ces concepts pour caractériser, d'une part, l'oppression visible, et, d'autre part, les formes les plus subtiles d'inégalité qu'elle décelait dans sa propre société, telles que la réticence à reconnaître l'exercice de la raison féminine, l'exclusion des charges publiques et le paradoxe entre l'inégalité sociale et la galanterie affectée envers les femmes : « Les hommes instruits et policés n'osent plus opprimer si ouvertement l'autre moitié du genre humain parce qu'ils ne trouvent pas un tel esclavage suggéré dans les lois de la Création. Mais, puisque commander est un plaisir, ils ont su s'arroger une certaine supériorité d'intelligence, je dirai d'instruction, qui parce qu'elle manque aux femmes les fait paraître inférieures.(...) Il est sûr qu'il faudrait mieux tout ignorer que de souffrir l'état d'esclavage ou de dépendance. Ce dernier finit par être plus perceptible si l'on considère le contraste entre les prévenances et le mépris, l'exaltation et l'accablement, l'amour et l'indifférence dont usent les hommes vis-à-vis des femmes »¹¹.

11 Pour Josefa Amar, l'existence de la raison chez les femmes n'était pas une pure question de rhétorique. L'inexcusable et, pour elle, la douloureuse absence d'une pleine reconnaissance dans la société des Lumières, étaient à l'origine de sa réflexion. Elle puisait dans son travail intellectuel une des plus grandes satisfactions personnelles et y voyait un argument pour obtenir de plein droit l'admission dans un cercle éclairé, comme l'était en Espagne la Société Économique. Néanmoins, Josefa constatait que dans le domaine social, les femmes « bannies des prix et des récompenses », privées de « la majesté du sceptre, de la gravité de la toge, et des trophées militaires », n'obtenaient pas les mêmes reconnaissances de leur talent que les hommes. Ayant eu l'expérience des limites qu'une femme, même aussi connue qu'elle, rencontrait pour satisfaire ses ambitions intellectuelles et sociales, Josefa Amar vit dans l'admission des femmes à la Société Économique l'espoir d'une ouverture sociale. Il fallait

empêcher qu'elle ne se transformât en un « nouveau sanctuaire » ou un nouveau « mur de séparation »¹².

12 Les théories sur la « nature des femmes » faisaient naître, sans doute, des tensions et des contraintes chez celles qui, comme Josefa Amar ou Mme d'Épinay, non seulement avaient d'autres idées, mais vivaient selon d'autres critères. Mme d'Épinay, lors de son désaccord avec Thomas ou avec Rousseau – son ami pendant quelques années dont elle finit par se séparer –, développait non pas un débat philosophique sur la raison ou les sentiments des femmes mais rendait compte de l'expérience d'une femme dont le mode de vie s'écartait des modèles établis dans les textes de ces auteurs. Se considérant comme un sujet intellectuel et socialement actif, elle ne parvenait pas à accepter complètement les projets de Rousseau qui signifiaient, pour elle, une réduction de l'espace social pour les femmes. Elle ne se voyait pas non plus en Sophie, la protagoniste féminine du traité de Rousseau, la femme modelée par Emile, l'homme. L'éducation qu'elle s'était donnée, et que plus tard elle proposera dans ses textes éducatifs, s'écartait de manière significative de ce que Rousseau voulait pour les femmes. Ainsi, ses arguments en faveur de l'intelligence des femmes, insérés dans un débat d'idées caractéristique de cette époque, renvoyaient à toute une expérience de vie. Celle d'une femme qui, à 47 ans, au moment où elle écrivait sa lettre à Galiani, avait parcouru un long chemin pour dépasser les limites imposées à son développement intellectuel par une éducation centrée sur la religion, les bonnes manières et les convenances sociales, se considérait comme une femme de mérite. Parvenue à la maturité, Mme d'Épinay estimait positif le changement d'orientation de sa vie. Elle se disait heureuse de la relation intellectuelle avec ses amis philosophes, Diderot, Grimm, ou l'abbé Galiani, de ses lectures solitaires et du temps qu'elle passait à réfléchir et à écrire sur l'éducation des femmes. À ce thème, elle consacra l'œuvre qui lui donna la notoriété intellectuelle et qui lui procura de grandes satisfactions dans les dernières années de sa vie, *Les Conversations d'Émilie*, écrite pour l'éducation de sa petite-fille¹³.

13 Josefa Amar ne mentionne pas dans ses écrits cette œuvre pédagogique de Mme d'Épinay, qu'une Espagnole, Ana Muñoz, avait traduit en castillan en 1779, et qui fut publiée à nouveau en Espagne dans plusieurs numéros du journal *Miscelánea instructiva y curiosa* en 1797. Mais, en revanche, elle cite les textes d'autres écrivaines françaises, comme Mme de Genlis, Mme Le Prince de Beaumont, Mme de Lambert de façon élogieuse. Son estime pour ces auteures, spécialement pour cette dernière, ses divergences avec Thomas, dont elle fait, comme nous l'avons dit, une présentation très personnelle, et sa position dans le débat de la Société Économique renvoient, comme pour Mme d'Épinay, à sa propre existence. L'expérience d'une femme éduquée, qui se forgea un renom de femme érudite et acquit un prestige intellectuel, qui fit partie de plusieurs sociétés réformistes et savantes de son temps et reçut les éloges de ses contemporains.

14 Comme Mme d'Épinay et tant d'autres de ses contemporaines, Josefa Amar écrivit sur l'éducation. En 1790, quatre ans après sa participation au débat sur la Société Économique, elle publia son *Discours sur l'éducation physique et morale des femmes*, qui fut favorablement accueilli dans les milieux cultivés et présenté à plusieurs reprises de façon élogieuse par la presse réformiste. Il s'agissait d'un long traité pédagogique, le plus complet consacré à l'éducation des femmes dans l'Espagne de ce temps-là. Le point de départ de l'œuvre, prémisse indiscutable que l'auteure ne jugea pas nécessaire d'explicitier, en était l'égalité des capacités intellectuelles entre les femmes et les hommes : « Celui qui doute de cette vérité ferme les yeux devant la lumière »¹⁴. Elle présentait un programme d'études et de lectures ambitieux et moderne qui comprenait l'acquisition des savoirs nécessaires à la gestion rationnelle du foyer bourgeois et l'éducation des enfants selon les principes modernes de l'hygiénisme, mais dans de longs chapitres elle proposait aussi une éducation littéraire vaste et exigeante qui ne dispensait pas de l'apprentissage des langues classiques et modernes. Les nombreuses citations et le long chapitre final consacré « aux auteurs qui ont traité de l'éducation » révélaient

l'étendue des lectures de Josefa Amar et spécialement sa connaissance des classiques, de la littérature morale et pédagogique espagnole des xvi^e et xvii^e siècles, de la production éducative européenne du xviii^e ainsi que des textes médicaux, anciens et modernes. En outre, l'aisance avec laquelle l'auteure fit la preuve de son érudition et réalisa une chaleureuse défense de l'étude – source de satisfactions personnelles et de reconnaissance publique pour les femmes, et non simple préparation à son rôle de mère et d'épouse, contrairement au point de vue utilitariste que l'on trouve généralement dans la littérature pédagogique du siècle – dévoile la confiance et l'assurance qu'elle avait en ses propres dons.

- 15 La lecture des textes de Josefa Amar et leur comparaison avec la pensée de Mme d'Épinay nous montrent comment, dans des contextes sociaux et culturels différents, ces deux femmes avaient des idées concordantes sur la capacité et la fonction intellectuelle des femmes. Elles ne se connaissaient pas, n'avaient pas lu leurs œuvres réciproques, et, cependant, leurs textes semblent être un dialogue, car toutes les deux raisonnent à partir de leur expérience féminine. Leur pensée va au-delà du discours moral et normatif en usage, sait en utiliser les faiblesses pour élaborer leur propre version des choses, grâce à une lecture critique des auteurs de leur temps. Leur effort théorique les conduit à revendiquer pour les femmes les mêmes possibilités et les mêmes espaces que les hommes. Josefa Amar, tout comme Mme d'Épinay, voulut voir ses œuvres publiées, être estimée et appréciée du public cultivé et fit tout son possible pour être présente dans les espaces et les cercles culturels où les hommes faisaient usage de leur raison.

L'opinion d'un disciple de Rousseau : le politicien Cabarrús

- 16 En désirant que les Sociétés Économiques, nouvellement créées, ne constituent pas un « sanctuaire » masculin, Josefa Amar semble avoir saisi, sous son ton empathique, le sens profond d'une pensée qui, écarte, en fait, les femmes des nouvelles sphères de la sociabilité éclairée des Lumières. François de Cabarrús fut l'un de ces auteurs. Homme d'affaires d'origine française, établi en Espagne et anobli, il devint, comme directeur de la Banque San Carlos, un personnage clé de la politique financière de Charles III. Parmi les membres de la Société Économique, il fut le seul à s'élever publiquement contre l'admission des femmes, et c'est à lui que s'adressa Josefa Amar, lorsque, dans son mémoire, elle fit allusion au « célèbre membre, notre contradicteur ». Le texte de Cabarrús, lu à la Société le 17 mars 1786 et publié ultérieurement dans le *Memorial Literario*, avec les textes de Jovellanos et de Josefa Amar favorables à l'admission (lus respectivement le 18 février et le 24 juin), s'attaquait à la « frivolité » des femmes de son temps, évidente, selon lui, dans leur comportement dans les milieux de la bonne société du xviii^e, les salons, les promenades et les théâtres. Cabarrús considérait que la présence de dames dans la Société Économique compromettrait les importants travaux auxquels se livraient, pour le bien de la nation, les Amis du Pays.
- 17 Les circonstances avaient obligé Cabarrús à accepter les deux aristocrates, la duchesse d'Osuna et Isidra de Guzmán, la fille du Comte de Alegre, qui avaient été admises en 1785, mais il souligna que ces cas étaient exceptionnels (« viriles », d'après lui, par leurs vertus) pour rendre plus explicite une future norme d'exclusion : « Fermons pour toujours la porte à leur sexe et ne laissons dissimuler, par un précédent, les inconvénients d'une loi »¹⁵. Son opposition véhémement et ses arguments qui évoquaient « l'ordre aussi ancien que le monde qui, dans tous les temps et en tous lieux, les a exclues des délibérations publiques », décrétaient l'incompatibilité entre les activités publiques des femmes et leurs devoirs domestiques, anticipant ainsi sur le débat qui, quelques années plus tard, allait s'ouvrir dans la France révolutionnaire sur la participation des femmes à la politique et leurs droits de citoyennes. Cabarrús s'écartait de la logique du privilège spécifique à la société de l'Ancien Régime – qui tolérait l'existence de femmes exceptionnelles en vertu de leurs « mérites » particuliers ou de la puissance de leur famille – pour adopter des principes libéraux, moins propices à admettre l'exception¹⁶.

- 18 Devenu le défenseur inflexible de cette position, Cabarrús dut affronter l'opinion de Jovellanos et d'autres membres qui étaient favorables à l'admission des femmes dans la Société Économique. Le débat fut tranché par l'intervention du monarque Charles III, qui, par décret royal du 27 août 1787, imposait la fondation d'une « Junta de damas » subordonnée à la Société Économique et à laquelle il était clairement recommandé de prendre en charge les travaux « propres à leur sexe ». Deux femmes avaient répondu à Cabarrús pour le critiquer. Josefa Amar, dans le mémoire dont nous avons parlé, et la Française Mme Levacher de Vallincourt, qui, après avoir lu dans la presse française la traduction du discours de Cabarrús, envoya sa réponse à un journal espagnol en décembre 1787¹⁷.
- 19 Le texte de Mme de Vallincourt manquait de la vigueur et de la finesse du discours de Josefa Amar et ne parvenait pas à délimiter avec précision l'objet du débat. Elle semblait consentir à la théorie de la séparation sexuelle des sphères, défendue par Cabarrús, mais elle critiquait le ton dénigrant de ses arguments. L'auteure se sentait interpellée, en tant que femme, par l'hostilité de Cabarrús (« quelle femme ne serait pas indignée en le lisant ? ») et tenta d'attribuer l'agressivité et la crainte de celui-ci à « un certain ressentiment personnel ». À travers une référence admirative aux écrivaines françaises du xviii^e siècle, elle défendait un modèle de féminité où l'importance donnée aux sentiments s'accordait avec l'intérêt pour l'étude et l'activité intellectuelle. Par une ironie du sort, les opinions de Cabarrús trouvèrent une ultime contestation dans la vie de sa propre fille. Thérèse Cabarrús, plus connue sous le nom de Mme Tallien, participa activement à la vie sociale et politique pendant la Révolution française, spécialement au moment de Thermidor, s'opposant ainsi par les faits, au « retour » au foyer domestique que beaucoup de révolutionnaires préconisaient en utilisant des arguments semblables à ceux de son père, inspiré par Rousseau¹⁸.

L'espace social des femmes

- 20 Les craintes de Cabarrús rejoignaient les préoccupations de bon nombre de ses contemporains qui, sous couvert de discours philosophiques et littéraires, traitèrent de la raison et de l'éducation ainsi que de la condition sentimentale des femmes, pour poser une question d'ordre social qui les touchait en tant qu'hommes. Le débat impliquait les responsabilités politiques des esprits éclairés et réformistes, qui, d'une façon ou d'une autre, se croyaient responsables et protagonistes d'un nouveau mode d'organisation de la société. Dans cette perspective, s'ouvrit une discussion sur des thèmes variés : comment devaient être les femmes, quelle place leur attribuer dans une société réformée et éclairée et quelle était l'éducation la plus appropriée pour qu'elles se conforment aux modèles proposés ?
- 21 Le texte de Thomas abordait ces sujets et ne fut pas perçu à l'époque comme celui d'un misogyne ou d'un ennemi des femmes, pas même par ceux qui avaient critiqué son ouvrage et s'étaient quelque peu écartés de ses arguments. Selon Diderot, Thomas était plutôt quelqu'un qui traitait le thème de la féminité avec froideur, avec la distance d'un philosophe, parce qu'il manquait d'expérience dans la fréquentation des femmes. Il était, par conséquent, un auteur qui ne parvenait pas à se déprendre des idées communes aux autres textes de l'époque sur la raison et les sentiments des femmes. Thomas faisait leur éloge et n'hésitait pas à citer les femmes célèbres pour reconnaître les qualités civiques et morales dont elles pouvaient faire preuve. Avec une certaine compassion, il insistait sur la situation « misérable » des femmes de son temps et regrettait l'injustice de leur sort, en essayant de sensibiliser les hommes pour qu'ils se montrent capables de les traiter différemment. En définitive, sa démarche allait vers une nouvelle appréciation des femmes, lorsqu'il appelait « qualités spécifiques » leurs facultés sentimentales et morales, lorsqu'il donnait une présentation positive de la féminité à propos des sentiments familiaux ou des relations amoureuses entre les sexes. Mais il se défiait d'elles comme de personnes dont on pouvait mettre en doute la raison et dont les fonctions devaient être limitées. C'est pourquoi, dans son essai, même s'il considérait les femmes peu douées

pour la vie intellectuelle, il leur concédait, en revanche, des qualités pour la vie sociale que les hommes ne possédaient pas parce que : « impétueux et libres (...), ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, [ils] ont difficilement cette foule de petites connaissances morales »¹⁹. D'après Thomas, par la connaissance des hommes qu'elles avaient et par l'application qu'elles montraient dans leur relation, les femmes étaient capables d'apaiser les désirs impétueux des hommes et de les transformer en sentiments ; de calmer les tensions particulières à la masculinité et d'aménager le bien-être et le bonheur privé. Les femmes, telle était sa conclusion, sont « dans la vie ordinaire, ce que la monnaie courante en fait de commerce ».

22 Dans ces pages, Thomas se comporte comme un moraliste qui parle en termes de régénération morale, de bien-être social et de bonheur, en y impliquant les femmes de manière spécifique. Ainsi la société bien organisée, que Thomas, comme Cabarrús, imagine, s'appuie sur la prise en compte des qualités spécifiques des femmes, signifiées dans « l'amour tendre et sacrificiel » que les textes évoquent. Le problème essentiel, à son avis, est dans les pratiques sociales qui produisent la « dénaturalisation des sexes ». Ni les hommes, ni les femmes, ne pratiquent plus les « bonnes » vieilles coutumes. Les femmes se sont discréditées aux yeux des hommes, elles dispersent leur force et leur énergie en petites mondanités et feignent d'être savantes tandis que les hommes renoncent à la reconnaissance qu'ils leur accordaient, « la vieille galanterie ». Thomas termine en appelant de ses vœux la redécouverte d'une femme idéale dans laquelle seraient reconnues les qualités morales spécifiques et nécessaires à une relation harmonieuse entre les sexes.

23 Mme d'Épinay, en désaccord avec un certain nombre d'idées de Thomas, le rejoignait sur ce point. Elle partageait le jugement du moraliste, ses désirs de régénération morale et pensait aussi que la condition morale des femmes était d'une grande importance pour l'ordre social. Mais, pour elle, les femmes n'étaient pas coupables des faiblesses qu'on leur attribuait ni des fautes qu'elles commettaient, parce que le problème n'avait pas son origine en elles, mais dans les contradictions où les plaçaient les opinions et les exigences des hommes : « Ils sont [les hommes] bien heureux que nous ne soyons pas pires que nous ne sommes, après tout ce qu'ils ont fait pour nous dénaturer par leurs belles institutions »²⁰. Dans ce commentaire, Mme d'Épinay manifeste son accord avec la critique des mœurs de Thomas et elle accepte l'idée que les femmes ont un rôle dans la régénération morale. Elle reconnaît que l'ambiguïté des usages sociaux peut désorienter les femmes et provoquer en elles les conduites inconvenantes qui leur sont reprochées mais elle insiste sur la responsabilité des hommes dans les mauvaises mœurs qu'ils dénoncent chez les femmes. Pour finir, Mme d'Épinay dit avoir la même confiance que lui dans la capacité morale et dans la volonté sociale des femmes : « Il finit son ouvrage par faire des vœux pour le retour des mœurs et de la vertu. Ainsi soit-il assurément ! Ces quatre dernières pages sont les plus agréables de son livre par le tableau qu'il fait de la femme telle qu'elle devrait être, mais il le regarde comme une chimère »²¹.

24 La conception d'une séparation des sexes en deux sphères sociales distinctes trouve chez Thomas un contradicteur, divisé entre son admiration pour les grandes femmes du passé et son exhortation moralisante pour un repli au foyer, et chez Rousseau, son défenseur le plus connu. En Espagne, elle est illustrée par Cabarrús. Nous savons qu'il fut un lecteur de Rousseau, d'Adam Smith et de Voltaire et que sa pensée et sa vie furent pleines de paradoxes. Figure représentative du premier libéralisme espagnol, il défendit la liberté économique et critiqua l'absolutisme qu'il servit cependant comme financier²². Les études de son œuvre et de son activité politique ont à peine traité de sa pensée sur les femmes et sur l'ordre politique de la vie privée ; ou alors sa misogynie a été vue comme un caractère du traditionalisme. Elle posait, au contraire, une stricte séparation sexuée des sphères publique et privée qui allait au-delà des Lumières, préluant l'articulation générique que prétendit se donner la société du XIX^e siècle. Il s'efforça, dans son plaidoyer, de se présenter comme un réformateur des Lumières

et non comme un conservateur nostalgique d'un retour au passé, position fréquente parmi les moralistes qui déploraient la « corruption des mœurs » et les « libertés » de traitement entre les sexes encouragées par le commencement de modernisation de la société espagnole²³. Comme Thomas, et surtout comme Rousseau (à qui on peut le comparer par d'autres aspects et dont le Discours sur l'origine des inégalités l'influença grandement), Cabarrús dénonça l'influence « excessive » des femmes sur la vie sociale et « la domination que clandestinement elles usurpent à notre faiblesse » : « Ce sexe, toujours redoutable dans l'oppression dont il se plaint, et d'autant plus puissant qu'il domine l'opinion, ne s'est pas contenté de désobéir aux lois à toutes les époques, mais qui, à son gré, a vaincu ou déjoué les législateurs eux-mêmes »²⁴. Il considérait que l'ordre parfait d'une société éclairée exigeait de transformer les comportements des femmes et d'en faire les fondements moraux et sentimentaux du foyer. Pour cela, il concluait son mémoire de ces mots sans appel : « Une idée dont a besoin toute l'organisation moderne de la société est de réprimer l'influence de leur sexe et de perfectionner le nôtre »²⁵ ; ce qui tranchait le débat.

De l'amour et des sentiments

25 La façon dont Cabarrús défendait des espaces strictement différenciés pour les sexes ne traduit pas seulement un projet d'organisation sociale, mais laisse aussi entrevoir le désir et l'imaginaire sentimental masculin. Vu comme une figure représentative du préromantisme, « Le Rousseau espagnol », ce politicien et financier usa d'un langage sentimental jusque dans ses textes politiques, notamment dans ses Lettres sur les obstacles que la nature, l'opinion et les lois opposent au bonheur public où il se voulait un homme sensible mais aussi un homme des Lumières cohérent avec ses convictions libérales et anticléricales. Mme de Vallincourt, la lectrice française qui lui répliqua en 1787, lui reprocha son manque d'empathie, de compréhension de la sensibilité des femmes et de la sublime dignité de leurs fonctions morales : « Que Votre Seigneurie tourne la clé et ouvre un instant la porte qu'elle nous a fermée si cruellement, me donne la main et me suive sans crainte, je la conduirai par des chemins simples, mais sûrs, à une voie céleste qu'elle n'a pas fréquentée et grâce à laquelle elle parviendra à un sanctuaire sacré : le cœur d'une femme »²⁶. En effet Cabarrús, dans ses écrits, ne s'occupa pas des désirs ni des sentiments des femmes et n'essaya pas de se mettre à leur place, mais il exprima une perspective masculine de l'amour, peut-être influencée par son expérience personnelle. Sa conception relevait du discours commun à d'autres auteurs de ce temps, qui, comme Rousseau, redoutaient « la domination » des femmes sur les hommes par le désir. Dans ses Lettres sur les obstacles, qui incluaient une défense du divorce au nom de l'instabilité naturelle de l'affection, Cabarrús reconnaissait les qualités des femmes dans l'amour, présenté comme une force puissante et positive, « cette sympathie, cachée qui parle tant aux âmes »²⁷. Cependant, dans son mémoire devant la Société Économique, il se préoccupa de la façon dont les femmes, à son avis, mettaient toute leur énergie à séduire les hommes, exerçant de ce fait, un pouvoir illégitime sur eux²⁸. Par conséquent, affirmait-il, la présence des femmes dans les espaces sociaux des hommes pouvait les distraire de leurs occupations sérieuses pour les plonger dans la tâche frivole de lutter pour les faveurs des dames. Implicitement, selon lui, la sexualité des femmes constituait une menace pour les hommes et empêchait les deux sexes d'avoir des relations et de collaborer dans un registre différent de celui de la galanterie ou du rapport amoureux. Ainsi peignit-il, comme alternative morale et politique à la présence des femmes dans les espaces publics, un tableau idéal de félicité domestique fondée sur la vertu et l'abnégation des femmes qu'il imaginait et désirait tout entière consacrées à l'édification sentimentale et morale du foyer.

26 La tension entre raison et sentiment, un des thèmes les plus brûlants des Lumières, était particulièrement épineuse pour les femmes. La démarche pour approcher le monde de l'affection et celui de la raison dans les perspectives féminines furent différentes selon

l'expérience vitale et l'environnement intellectuel et social des écrivaines. Si Mme d'Épinay et un grand nombre d'auteures françaises peignirent les sentiments ou réfléchirent à ce sujet dans leurs romans, dans leur correspondance ou leurs essais moraux et philosophiques, dans l'Espagne de ce temps-là l'amour fut un thème rarement abordé par les écrivaines et le plus souvent indirectement. Quelques-unes, comme les poétesses Gertrudis de Hore ou Margarita Hickey, se servirent des codes de la poétique rococo pour écrire une poésie amoureuse douce et élégamment érotique²⁹. D'autres, comme la marquise de Fuerte Híjar, donnèrent à leurs comédies le ton des conventions de l'époque sur l'amour vertueux et le mariage d'amour. D'autres, enfin, comme Josefa Amar ou comme Inés Joyes y Blake, auteure d'une Apologie des femmes publiée en 1798, s'éloignèrent de la littérature sentimentale. Elles insistèrent, au contraire, sur la défense de la capacité rationnelle et de l'activité intellectuelle des femmes et proposèrent une sociabilité qui ne se réduisait pas à la vie domestique mais à laquelle l'amitié et les relations sociales prenaient part.

27 Le silence de Josefa Amar sur l'amour est significatif. Il indique sans doute l'atmosphère particulière de cette époque des Lumières en Espagne où ce thème ne constituait pas un sujet de réflexion philosophique ni une question facile à aborder pour une femme en dehors du langage très codifié de la poésie. Il révèle aussi ses préoccupations et ses priorités personnelles, qu'elle exprimait dans le conseil donné aux femmes de tenter de cultiver leurs propres satisfactions, et d'aspirer à atteindre une certaine autonomie émotionnelle. Josefa Amar se méfiait des passions et particulièrement de l'amour (« celle qui trompe le plus sous les apparences du bonheur »), et recommanda aux femmes, « extrêmes dans tous leurs sentiments », de les dominer. Cependant, son message n'est pas un simple échantillon de conservatisme conventionnel, du style des moralistes traditionnels qui vitupéraient les passions avec la sévérité de la morale chrétienne, car il provient d'un enracinement social, intellectuel et peut-être vital plus complexe. Il a son origine dans ses lectures d'intellectuelle de goût classique et de chrétienne réformatrice, peu amie des romans et très éloignée des préférences de Cabarrús, issues de Rousseau³⁰. Ce message répond aussi à une conscience aiguë de la position d'inégalité des femmes dans le jeu amoureux, due aux contradictions entre l'importance sociale de la vertu féminine et les assauts qu'elle subit. Josefa Amar propose aux femmes de se défendre contre ce danger par une vertu active, capable de se protéger en déchiffrant les intentions masculines dissimulées sous les ambiguïtés et les mensonges du langage amoureux³¹. Le désir féminin reste dans l'ombre, ni nommé, ni rejeté, dans un cadre social et un milieu culturel qui ne possédait pas les conditions d'une émergence possible dans le discours : celui de la bourgeoisie et de la petite noblesse de fonctionnaires, jalouse de sa respectabilité morale, dont faisait partie Josefa Amar et de la classe éclairée espagnole, dans son ensemble modérée et catholique. Même la voie du mariage, moralement correcte, ne paraissait pas pouvoir satisfaire les aspirations féminines dans la vision de Josefa Amar. Pour elle, le mariage était une source de douleurs pour les femmes, exposées à subir l'indifférence et le mépris de l'époux et soumises à l'autorité de leurs maris même si elles étaient plus intelligentes qu'eux. Aucune analyse sur le bonheur de l'amour n'apparaît dans ses commentaires.

28 Les tentatives pour trouver des raisons personnelles à cette absence de registre sentimental dans l'œuvre de Josefa Amar se heurtent au manque de données biographiques et d'écrits de caractère privé³². Fruit de son expérience autant que des conditions sociales et culturelles génériques aux femmes de sa classe et de son pays, le choix de Josefa Amar fut de pratiquer et de conseiller d'autres stratégies de vie, différentes du modèle sentimental alors amplement diffusé, tant en Espagne qu'en Europe³³. La satisfaction plus austère et personnelle du devoir accompli, les compensations d'une maternité raisonnable et éducatrice, une ferme confiance dans ses capacités intellectuelles et surtout les plaisirs de l'étude et une vie sociale à laquelle elle ne voulut pas renoncer, furent les orientations qu'elle défendit dans sa vie et dans son œuvre, dans ses ambitieux projets éducatifs et dans sa défense chaleureuse de la participation

des femmes dans les cercles du réformisme des Lumières. La réserve qui présidait au traitement des affections débordait, par contre, dans sa passion pour les Lettres, chemin de l'indépendance émotionnelle dont elle était si jalouse et source d'une ambition discrètement avouée : « Pour parvenir à cela il est nécessaire de dépendre le moins possible des autres, comme cela se produit dans le noble exercice de l'étude : "Quelle richesse que de savoir-vivre avec soi-même, de s'éloigner de soi avec violence et de se retrouver avec plaisir ! Alors l'agitation des autres ne vous attire plus". Ainsi parle la célèbre Marquise de Lambert, qui connaissait bien à fond le cœur humain »³⁴.

29 Mais loin de proposer d'ascétiques retraites, même intellectuelles, Josefa Amar – éloignée des licences morales que l'époque et sa classe autorisaient à Mme de Lambert, comme, avec certaines différences, à Mme d'Épinay – partagea avec elles non seulement le plaisir du savoir mais aussi celui de la fréquentation sociale ainsi que l'estime d'un esprit éclairé pour les espaces mixtes de rencontre, de représentation du statut social et de conversation dirigée par les normes de la civilité, comprise comme une « science du monde ». Elle proposa et pratiqua, jusqu'aux limites du possible, des formes de vie contraires à la cage plus ou moins dorée que l'image domestique, sentimentale et réductrice de « l'ange du foyer » imposerait au xix^e siècle aux femmes de la bourgeoisie et qui pointait déjà dans les exposés de Cabarrús³⁵.

30 Les idées de Mme d'Épinay sur les sentiments amoureux et les pratiques de l'amour, sont clairement explicitées dans son roman, soi-disant autobiographique, intitulé : Les contre-confessions ou Mémoires de Mme de Montbrillant, un ouvrage où sont mis en valeur les sentiments moraux chez les femmes et critiqués les mœurs de ces hommes et de ces femmes qui ne les respectent pas. Le roman raconte les avatars amoureux de l'héroïne, une femme mariée jeune avec un homme qu'elle aime, mais dont elle sera vite désabusée en constatant ses aventures amoureuses, sa conduite désordonnée et son désintéret envers sa famille. Au début, Mme de Montbrillant apparaît comme une femme fragile que son besoin d'aimer et d'être aimée conduira à des égarements amoureux avec des hommes aussi inconstants que son mari. Mais lorsqu'elle voit que son dévouement amoureux n'est pas payé de retour, elle se sent dans l'obligation de s'éloigner de ces hommes et, à la recherche de son autonomie sentimentale, elle essaie de prendre en mains sa vie amoureuse et familiale.

31 Ce texte de Mme d'Épinay dresse un tableau de la conduite amoureuse des femmes révélateur des représentations qui durent être celles des esprits éclairés qui écrivaient et consommaient cette littérature. En ce sens, il peut être lu comme un texte moral qui dialogue avec d'autres auteurs de l'époque. Dialogue avec Thomas, par exemple, signifiant que le siècle doit repenser ses usages et ses mœurs et donc réformer le style de vie des deux sexes. Ses idées sont connues : les femmes, plus sensibles que les hommes, sont les protagonistes des relations amoureuses, celles qui connaissent la nature de l'homme, les qualités de leurs désirs, et dont dépend, en fin de compte, la conduite masculine. L'ordre ou le désordre amoureux sera plus fortement lié pour cela à l'éducation morale des femmes, et aux sentiments qu'elles seront capables d'éveiller chez les hommes, et dont dépendra aussi l'estime que la société et les familles leur accorderont. Mme d'Épinay ne discute pas la vérité de ce discours qui définit comment les sentiments sont vécus différemment par les femmes. Elle insiste, cependant, sur les conséquences toutes négatives pour les femmes de devoir axer leur vie sur l'amour et les sentiments tandis que l'homme, qui n'est pas obligé, comme les femmes, de conserver une réputation, n'est pas concerné au même titre³⁶.

32 Mme d'Épinay illustre dans d'autres textes (et par sa correspondance spécialement) les aspirations morales d'un groupe constamment obligé de se composer une image respectable, ce qui implique, pour les femmes plus que pour les hommes, la connaissance et le respect des règles de la morale et de la vie sociale. Cela ne signifie, pas pour elle, ni pour les personnes de son entourage, le renoncement aux désirs amoureux, ni la condamnation absolue de relations extra-conjugales. C'est ce qu'elle manifeste dans ses écrits les plus personnels, ceux où

- l'amour semble désirable, tout comme l'amitié et la relation suivie et intense que procure la vie sociale, celle qu'elle mène avec les hommes et les femmes de son milieu intellectuel et social.
- 33 L'image positive des sentiments et les droits de l'amour qui s'inscrivent dans les textes de Mme d'Épinay s'accordent bien avec ce que nous connaissons de la vie amoureuse de cette femme. Nous savons que, après avoir abandonné son mari, elle vécut assez librement ses relations avec d'autres hommes, Grimm entre autres, avec lequel elle eut une longue liaison. De là, la déduction qu'à propos de l'amour, Mme d'Épinay préconisait une morale subjective, autonome vis-à-vis de la morale sociale plus stricte, qui rendait nécessaire l'union entre amour et mariage. Ses relations étaient connues et acceptées de son entourage ce qui indique aussi que, pour tous les gens qui gravitaient autour d'elle et qui furent ses amis, la fidélité conjugale et la réserve des femmes ne semblaient pas être des impératifs catégoriques³⁷.
- 34 Selon Elisabeth Badinter, les circonstances changeantes du siècle, qui exigeaient un plus grand contrôle et une plus grande rigueur pour les femmes dans leur vie conduisirent Mme d'Épinay à abandonner la vie mondaine et amoureuse et à se consacrer davantage au travail intellectuel. Sans aucun doute Mme d'Épinay fut une femme qui vécut les tensions de son époque autour de l'identité féminine et de la fonction sociale des femmes. Mais nous pensons qu'au fil des ans et avec l'âge, elle clarifia ses idées et changea son style de vie. On le note dans sa correspondance avec Galiani auquel, dans sa maturité, elle avoua son option pour les sentiments amicaux et les amitiés durables, plus que pour les amours intenses. Ce qui ne signifie nullement qu'elle avait perdu le goût de la vie sociale, mais, comme elle le reconnaissait, sa vie n'était plus la même qu'auparavant : Les circonstances économiques difficiles qu'elle traversa la contraignirent à une retraite et à une vie sociale réduite au cercle des intimes, comme elle le disait à son ami Galiani, avec humour et amertume : « Pour les hommes je n'y vois pas de ressources, car je n'aurai jamais cinquante mille livres de rente, je ne serai pas intrigante, je n'aurai point de crédit, que voulez qu'on fasse à Paris d'une femme qui n'a que du mérite ? »³⁸.
- 35 Quand Mme d'Épinay se rendit compte du changement que le temps qui passe et l'âge produisent dans sa vie, son attitude oscilla entre la lucidité et la nostalgie, sans révéler d'autres renoncements que ceux que lui imposent les circonstances actuelles ; si, autrefois, elle avait brillé dans les salons, maintenant sa vie s'écoulait d'une autre façon et l'habitude du travail intellectuel était devenue plus forte. Il lui restait les satisfactions de l'amitié profonde et durable avec ses amis intimes ; en société, elle espérait être acceptée pour ses « mérites ». Ses derniers écrits sur l'éducation lui apportèrent une reconnaissance dont elle fut heureuse pendant les dernières années de sa vie. Mme d'Épinay, comme d'autres auteures françaises, apparaît proche de la littérature qui fait l'éloge du sentiment tout en se montrant également lucide lorsqu'elle rejette les pièges de la sentimentalité littéraire.
- 36 Le discours de Josefa Amar sur la sexualité et le désir ne peut être compris en dehors du contexte culturel propre à l'Espagne. Cette société fortement imprégnée de catholicisme avait établi comme tradition la ségrégation des sexes et entretenait une grande suspicion au sujet des passions amoureuses. Le discours sur les sentiments n'atteignit pas, parmi les élites éclairées, la même profondeur ni la même diffusion qu'en France. Josefa Amar fit son choix, elle écrivit froidement sur le mariage, sans utiliser dans ses textes le discours élogieux de l'amour sentimental, qui, à l'imitation de la littérature européenne, était produit en Espagne à la même époque. Elle garda ainsi une distance lucide qui exprimait la conscience du déséquilibre sentimental entre les sexes. Son vigoureux plaidoyer pour défendre « La raison des femmes et leur aptitude à gouverner et à assurer les autres charges dévolues aux hommes » doit être ainsi appréhendé comme le produit de l'expérience d'une femme qui a construit sa vie autour de l'amour du savoir et du désir d'être reconnue pour son mérite intellectuel.
- 39 Traduit par Françoise Randouyer

Bibliographie

- Albiac Maria Dolores, 2001, ed., *Josefa Amar y su tiempo*. Zaragoza, Diputación General de Aragón (sous presse).
- Aldaraca Bridget, 1992, *El Angel del Hogar. El discurso de la domesticidad en Galdós*, Madrid, Visor.
- Amar y Borbón Josepha, 1790, *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, Madrid. Édité par Ma Victoria López-Cordón, Madrid, Cátedra, 1994.
- Badinter Elisabeth, 1983, *Émilie, Émilie, l'ambition féminine au xviii^e siècle*, Paris, Flammarion.
- (ed.), 1983b, *Paroles d'hommes (1790-1793)*, Paris, Plon.
- Bolufer Peruga Mónica, 1997, « Josefa Amar e Inés Joyes. Dos perspectivas femeninas sobre el matrimonio en el siglo xviii », in Carbonell Montserrat, López Cordón MariaVictoria (eds.), *Historia de la familia: una nueva perspectiva sobre la sociedad europea. 4. Historia de la mujer e historia del matrimonio*, Murcia, Université de Murcia, pp. 203–217.
- , 1998, *Mujeres e Ilustración. La construcción de la feminidad en la España del siglo xviii*, Valencia, Institució Alfons el Magnànim.
- , 1999, « Escritura femenina y publicación: de la expresión personal a la república de las letras », in Ortega Margarita, Sánchez Cristina, Valiente Celia (eds.), *Género y ciudadanía. Revisiones desde el ámbito privado*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, pp. 197–223.
- Cabarrús Francisco, 1952, « Cartas sobre los obstáculos que la naturaleza, la opinión y las leyes oponen a la felicidad », *Epistolario español, II*, Madrid, Atlas.
- Demerson Paula, 1975, *María Francisca de Salas y Portocarrero, condesa de Montijo. Una figura de la Ilustración*, Madrid, Editora Nacional.
- Dufrénoy Mme & Tastu A. (1823), *Le Livre des femmes. Choix de morceaux extraits des meilleurs écrivains, sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, Gand.
- Elorza Antonio, 1970, *La ideología liberal en la Ilustración española*, Madrid, Tecnos.
- Épinay Louise Mme d', 1759, *Œuvres : mes moments heureux*, vol. II. Genève.
- , 1822, *Les conversations d'Émilie*, Paris.
- , 1989, *Les Contre-confessions ou Mémoires de Mme de Montbrillant*, Édité par Elisabeth Badinter, Paris, Le Mercure de France.
- Fraisse Geneviève, 1989, *Muse de la raison, La démocratie exclusive et la différence des sexes*, Paris, Alinéa.
- Galiani Ferdinand, Épinay Louise Mme d', 1992, 1993, *Correspondance*, vols. I et II, Paris, Desjonquères.
- Hénault, 1855, *Mémoires*, 2 vols., Paris.
- Kirkpatrick Susan, 1991, *Las Románticas. Escritoras y subjetividad en España*, Madrid, Cátedra.
- Landes Joan, 1988, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, New-York, Cornell University Press.
- López-Cordón Maria Victoria, 1994, Edición del *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres* de Josefa Amar, Madrid, Cátedra.
- Morant Isabel, 1996, Edición del *Discurso sobre la felicidad y correspondencia* de Mme du Chatelet, Madrid, Cátedra.
- Morant Isabel, Bolufer Monica, 1998, *Amor, matrimonio y familia. La construcción histórica de la familia moderna*, Madrid, Síntesis.
- Negrin Fajardo Olegario (ed.), 1984, *Ilustración y educación. La Sociedad Económica Matritense*, Madrid, UNED.
- Pinot Duclos Charles, 1986, *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du xviii^e siècle (roman)*, sobre la edición de 1751, Paris, Desjonquères.
- Rousseau Jean-Jacques, 1969-1971, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.

Sullivan Constance, 1993, « Josefa Amar y Borbón », in Levine L. G., Marson E. E., Waldman C. F., eds., *Spanish Women Writers. A Bio-Bibliographical Source Book*, Westport, Connecticut, Greenwood Press, pp. 32–43.

—, 1993, « Mythical Mystic or “Monja Romántica”? : The Poetry of María Gertrudis Hore », *Dieciocho*, n° 16/ 1-2, pp. 95–109.

Thomas Antoine Léonard, Diderot Denis, Épinay Louise Mme d', 1989, *Qu'est ce qu'une femme ?*, Paris. Édité par Elisabeth Badinter, Paris, POL.

Thomas Antoine Léonard, 1773, *Historia o pintura del talento, carácter y costumbres de las mugeres en los diferentes siglos*, Madrid, Miguel Escribano.

Van Dijk Suzanne, 1988, *Traces des femmes. Présence féminine dans le journalisme français du xviii^e siècle*, Amsterdam, Holland University Press.

Notes

1Le débat est étudié dans Bolufer 1998 : chapitre 8 et Demerson 1975. Nous citerons les mémoires à partir de l'édition de Negrín Fajardo (1984).

2Amar 1786 : 167.

3Lorsqu'elle écrivit cette lettre à Galiani, Mme d'Épinay, née en 1725, était déjà une femme formée intellectuellement, assidue du salon du baron de Holbach que fréquentaient aussi Diderot et Rousseau. Amie des deux philosophes, elle s'éloigna bruyamment de ce dernier. Ferdinand Galiani son correspondant et ami avait vécu à Paris comme secrétaire de l'Ambassade de Naples, jusqu'en 1769. Il y était en relation avec le cercle de Mme d'Épinay et avec Diderot qui fut intéressé par ses écrits économiques et appuya l'édition de ses *Dialogues sur le commerce des blés*. Pendant son absence obligée de Paris il maintient des liens avec ses amis et l'atmosphère de la ville grâce à une longue correspondance suivie avec Mme d'Épinay, à qui il attachait une grande importance (*Correspondance* 1992 : 7).

4Galiani F. Épinay E. 1992-1993 : 190.

5On trouvera plus de détails sur sa biographie dans l'introduction de López Cordón 1994 à son ouvrage, de même que dans Sullivan 1993. Un récent congrès a abordé les différents aspects de l'activité intellectuelle et sociale de Josefa Amar et de son contexte historique. Voir Albiac 2001.

6Amar 1786 : 170.

7Amar 1786 : 170.

8Son intervention fut un succès, dans les deux sens. En 1787, fut fondée la « Junta de Damas » de la Société Économique et, bien que le nom de Josefa Amar ne figurât pas sur la première liste des 14 femmes de la noblesse dressée par les hommes de la Société, la « Junta de Damas », lors de sa première réunion le 5 octobre 1787 proposa à l'unanimité de nommer Josefa Amar membre d'Honneur en reconnaissance de son activité intellectuelle en défense des femmes.

9Bolufer 1998 : chapitre 1 et 2.

10D'après Suzanne Van Dijk 1988 : 267-269, le *Journal encyclopédique* approuva l'œuvre de Thomas dans laquelle il voyait un tableau des injustices des hommes vis-à-vis des femmes ; d'un autre côté, il reproduisit la lettre d'une supposée lectrice qui récusait l'emploi du mot « tyrannie » et prétendait que hommes et femmes n'étaient que « des compagnons aimés ». Le conservateur *Année Littéraire* critiqua durement l'œuvre et nia l'existence d'une oppression quelconque dans les relations de genre, qu'il considérait adaptées en tous lieux de manière naturelle au climat, aux mœurs, et à la constitution politique.

11Amar 1786 : 164.

12Amar 1786 : 169 et 170.

13Épinay 1822.

14Amar 1790 : préface et 182.

15Cabarrús 1786 : 151.

16De cette façon, ce que l'on a coutume de définir, depuis les travaux de Habermas, « la sphère publique bourgeoise », construite en France après la révolution, introduite en Espagne dans les

limites de la monarchie absolue et de la société d'état, n'admettait pas d'exceptions telles que celles tolérées par la logique du privilège dans l'Ancien Régime ; son ordre était la séparation des sexes dans les espaces sociaux, et sa règle l'exclusion féminine des affaires publiques.

17Les traductions apparurent dans le *Mercure* et dans le *Journal Encyclopédique*, et la lettre de Mme Levacher dans *l'Esprit des meilleurs quotidiens littéraires qui s'écrivent en Europe* (n° 73, 17-XII-1787, pp. 675–677 ; n° 74, 20-XII-1787, pp. 683–685 ; n° 75, 22-XII-1787, pp. 691–694 ; n° 76, 24-XII-1787, pp. 700–701 ; n° 77, 29-XII-1787, pp. 708–710).

18Thérèse Cabarrús (1771-1835) fut mariée avec Jean-Lambert Tallien, député de la Convention, après son divorce du noble M. de Fontenay en 1793. Au moment de Thermidor, elle présida un célèbre salon, centre de discussions politiques et de rencontres sociales comme ses contemporaines, Mme de Staël et Mme Récamier. Sa vie sentimentale fut, semble-t-il, aussi agitée que son activité politique ; elle eut un grand nombre d'amants, et après avoir divorcé de Tallien se maria pour la troisième fois avec le comte de Caraman.

19Thomas, Diderot, Mme d'Épinay 1989 : 113.

20Thomas, Diderot, Mme d'Épinay 1989 : 193.

21Thomas, Diderot, Mme d'Épinay 1989 : 193.

22Elorza 1970.

23Dans son prologue à la version en castillan, Alonso Ruiz Piña (sans doute pseudonyme d'un moine bénédictin) envisageait de cette façon la situation de son temps : « on conserve à peine aujourd'hui la moindre idée de vertus domestiques que la retraite dans leur foyer de nos Espagnoles faisait fleurir aux temps passés (...) nous avons donné trop de valeur à l'estime et la correspondance des femmes ; il en résulte qu'elles se sont emparé du pouvoir, et il est bien difficile, de nos jours, de décider lequel des deux sexes est celui qui ignominieusement se charge de l'esclavage » (prologue du traducteur, dans Thomas 1773 : s. p.)

24Cabarrús 1786 : 152 et 151.

25Cabarrús 1786 : 156.

26Espíritu de los mejores diarios, n° 75, 22-XII-1787 : 693.

27Cabarrús 1953 : 598.

28Cabarrús 1786 : 153.

29À ce sujet, et pour les exemples suivants, voir les travaux de Sullivan 1993 ; Morant et Bolufer 1998, (et particulièrement pp. 230–240) et Bolufer (1997, 1998 : 101-112, 253-258 et 284-296, et 1999 217-223 : « Las escritoras y el discurso amoroso del siglo xviii »).

30La valeur modérée des Lumières européennes et la redécouverte des classiques espagnols constituent une orientation intellectuelle que Josefa Amar partage avec la majorité des esprits éclairés espagnols. Trait significatif, la très vaste bibliographie de son traité d'éducation féminine incluait entre les recommandations un *Émile chrétien* de Levasson dont elle affirmait qu'il était « l'opposé de l'*Émile* de Rousseau ». Amar 1790 : 340.

31Pour cela, dans son traité d'éducation, elle suggère avec prudence, pour ne pas s'attirer l'inimitié des moralistes religieux, une éducation sentimentale des filles par leurs mères, capables par leur expérience de leur enseigner à démasquer les arguties de la séduction masculine pour leur opposer une vertu consciente et fière. Amar 1790 : 254-259.

32De sa biographie personnelle nous connaissons à peine son mariage avec un homme qui lui était uni par des liens sociaux et familiaux et sans doute des affinités culturelles, le juriste Joaquín Fuertes Piquer, gravement malade de 1786 à 1794 date de sa mort et avec lequel elle eut, semble-t-il, de bonnes relations, dont est né au moins un fils.

33Morant et Bolufer 1998.

34Amar 1790 : 207-208.

35L'idéologie libérale et romantique, en Espagne comme en Europe, représenta les femmes avec des penchants pour le sentiment et en même temps qu'elle les écartait de l'activité politique. Aldaraca 1991 ; Fraisse 1991. Cependant le lieu commun romantique (dont l'origine vient des Lumières) de la sensibilité et de la spontanéité féminines permit et même encouragea la floraison d'écrivaines romantiques dans les années 1830, comme l'ont mis en évidence les travaux élaborés à partir de l'œuvre de Susan Kikpatrick 1991.

36 Dans le prologue de son roman, Mme d'Épinay dit qu'elle écrit pour justifier Mme de Montbrillant : « Mon but en publiant l'histoire de ses malheurs est de la justifier aux yeux du public du soupçon de légèreté, de coquetterie et de manque de caractère dont j'entends quelquefois offenser sa mémoire ».

37 Même le sévère Rousseau ne condamnera pas sa chère Sophie, Mme d'Houdetot, pour les relations extra-conjugales qu'elle maintient avec Saint Lambert. Les réserves de Rousseau dans son désir pour elle se réfèrent à cette relation avec un homme qui était son ami sans aucune référence aux droits du mari. D'un autre ton sont les jugements de Rousseau sur les relations amoureuses quand il fait la morale à leur sujet. La tension à laquelle il se soumet est expliqué dans le livre IX des *Confessions*.

38 *Correspondance* : vol. I, lettre CLXXII et CXV.

Pour citer cet article

Référence électronique

Isabel Morant Deusa et Mónica BOLUFER-PERUGA, « Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des Lumières », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 14 novembre 2006. URL : <http://clio.revues.org/index640.html>

À propos des auteurs

Isabel Morant Deusa

Mónica Bolufer-Peruga est professeure d'histoire moderne à l'Université de Valence. Elle fait de la recherche sur l'histoire de la culture et des mentalités et l'histoire des femmes dans l'Espagne et l'Europe moderne, sujets sur lesquels elle a publié deux livres (*Mujeres e Ilustración. La construcción de la femineidad en la España del siglo XIII* et, en collaboration avec Isabel Morant, *Amor, matrimonio y familia. La construcción histórica de la familia moderna*) et de nombreux articles.

Mónica BOLUFER-PERUGA

Isabel Morant Deusa est professeure d'histoire moderne à l'Université de Valence. Directrice de la collection *Feminismos* publiée par Cátedra à Madrid, elle est chercheuse et enseignante en histoire des femmes. Elle a publié en espagnol le *Discours sur le Bonheur et la correspondance de Mme du Châtelet*, avec une introduction sur sa vie et son parcours intellectuel et de nombreux articles théoriques sur la différence des sexes et l'histoire des femmes en Europe.

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Résumé / Abstract

Josefa Amar y Borbón, une intellectuelle espagnole du XVIII^e siècle, défendit dans ses ouvrages et dans sa vie la raison des femmes, à partir de sa propre tradition culturelle mais simultanément avec d'autres intellectuelles européennes de son temps. Elle se forgea un prestige intellectuel et intervint publiquement dans le débat sur l'admission des femmes dans les sociétés réformistes, contre l'opinion négative d'une partie des hommes des élites éclairées espagnoles. La lecture de ses textes et leur comparaison avec la pensée de sa contemporaine Mme d'Épinay montre que, dans des contextes sociaux et culturels différents, ces deux femmes avaient des idées concordantes sur la raison, l'éducation et la condition sociale des femmes, loin des opinions plus répandues, celles des auteurs comme Thomas, Rousseau et d'autres contemporains espagnols. Elles avaient aussi des stratégies vitales communes, qui visaient

à occuper et à revendiquer pour les femmes des possibilités et des espaces dans l'activité culturelle et la sociabilité des Lumières.

Josefa Amar y Borbón was a Spanish woman of the Enlightenment who defended in her works and in her life women's intellectual capacity, on the basis of her own cultural tradition but together with other contemporary European women. She gained intellectual prestige and public recognition and participated in the debate on the admission of women to reform societies, against the negative views of some men of the enlightened Spanish elite. Her work can be compared with that of Mme d'Épinay, with whom she shared convictions on the intellectual capacity, education and social condition of women. These ideas differed from the more commonly expressed ideas of Thomas, Rousseau and other eighteenth-century French and Spanish authors. The thought of both women stemmed from their experiences and life strategies, which demanded for women the opportunities and spaces enjoyed by men involved in the cultural activities and sociability of the Enlightenment.

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle